

L'Étranger - La fin du roman - 1/5

Rappels pour une intro efficace

- Bio Camus.
- Œuvre : idem. Rappeler qu'au sein de l'œuvre camusienne, L'Étranger fait partie d'un cycle consacré à l'absurde.
- Le roman : un roman à la 1^{ère} personne, avec un narrateur personnage énigmatique : Meursault. Antihéros qui fait face à un monde absurde ; pour lui, la vie n'a pas de sens. Le roman s'ouvre sur la mort de la mère du narrateur, qui semble alors « sans conscience apparente ». À la suite d'un concours de circonstances, il tue un Arabe, puis est condamné à mort.
- Situation de l'extrait : à la veille de son exécution, Meursault reçoit puis expulse de sa cellule un aumônier, « dernier représentant du monde des pères » (formule de Françoise Bagot ; vous pouvez remplacer « monde des pères » par « société » dans une optique moins psychanalytique). L'aumônier s'inscrit en effet dans la lignée du patron, du directeur de l'asile, du juge, de l'avocat... tous ces hommes garants de la société qui a condamné Meursault pour son étrangeté. Face aux paroles du prêtre, alarmé par ce « cœur aveugle », « quelque chose » a crevé dans la conscience du héros ; cette grande colère a fait l'effet d'une délivrance.

Texte et éléments d'interprétation

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Meursault se réveille avec un sentiment de paix intérieure...

Emploi du terme « calme ». Incertitude du sommeil, confusion sommeil / paix intérieure étayée par la modalisation (« je crois ») + l'expression métaphorique (en italique). Comme souvent dans le roman, la métaphore est à prendre au sens figuré et au sens littéral (comme lorsque Marie dit à Meursault qu'il a « une tête d'enterrement »). Il s'agit vraiment d'étoiles : la nuit est venue, elles sont visibles par la fenêtre. Mais elles sont « sur le visage » : ces étoiles représentent la paix intérieure qui habite désormais Meursault.

Note complémentaire : le sommeil a déjà cette vertu apaisante au début du roman (cf. quand Meursault se réjouit de pouvoir dormir « pendant douze heures » à la fin du chap. 1). Mais le réveil est un au-delà du sommeil.

qui semble suscité par une paix du corps et une harmonie avec le monde...

Vertu curative du soir ; fraîcheur opposée à la chaleur qui domine de nombreux passages de l'œuvre (arrivée à l'asile, meurtre, procès) : « rafraîchissaient » ; « été endormi ».

Rôle de l'adj. affectif « merveilleuse » (qui exprime un sentiment du locuteur) et de la comparaison. Souligner la

Quelques pistes pour réfléchir de nouveau sur ce texte :

- Re-notez vos premières impressions de lecture.
- Peut-on encore parler d'écriture blanche ici ? Qu'en déduisez-vous ?
- Relisez le premier chapitre : quels échos relevez-vous entre le début et la fin du roman ?

progression vers l'intimité du personnage : « jusqu'à moi » en moi ».

Meursault exprime nettement un sentiment de joie, de paix intérieure. La comparaison « comme une marée » (lenteur, avancée, régularité de la marée montante) est significative : l'eau et la mer ont toujours une vertu apaisante pour le héros ; ils sont même souvent synonymes de bonheur. Noter l'emploi du déterminant indéfini « une », qui tend à singulariser le nom marée : c'est un instant exceptionnel.

dont témoigne l'harmonie des sensations. C'est aussi un réveil des sens.

« de nuit, de terre et de sel » : Rythme ternaire, monosyllabes (on ne prononce pas le e muet de terre) qui « miment » la sérénité du héros.

L'odeur de sel, c'est l'odeur que laissent les cheveux de Marie dans le lit après leur première nuit : à une sensation physique est associé un sentiment de plaisir, voire de plénitude (c'est aussi l'inverse des odeurs d'essence au début du roman) – Meursault entre en communion avec le monde. En témoigne l'association des sensations : ouïe (bruits), odorat (odeurs), vue (les étoiles), toucher (la marée, fraîcheur).

Paradoxalement, tout se passe comme si la dernière nuit en prison et la prison elle-même offraient une délivrance, marquée par ce moment d'exaltation, d'accord profond avec le monde extérieur. Jusque-là, Meursault s'était accordé au monde, parfois, sur le plan des sensations : ici, les sens, et les plaisirs sensuels les mieux connus du lecteur (fraîcheur de l'eau, plaisir de l'air détendu, de la nuit, odeurs de terre et de sel...) rejoignent l'intériorité.

L'Étranger - La fin du roman - 2/5

Texte et éléments d'interprétation

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Cette paix nouvelle est synonyme d'ascension et / ou d'exaltation spirituelle.

Rôle de l'indéfini « des bruits », du pluriel, du verbe monter et de l'imparfait (dans tout ce passage : voir occurrences ci-contre). L'imparfait charge les événements de durée, car ce qui est rapporté avec ce temps n'a pas de limites (ni début, ni fin : cela monte, mais on ne sait depuis quand ni jusqu'à quand). Ces bruits « montent » donc jusqu'à Meursault de façon illimitée. Ils rappellent le son de la trompette du marchand de glaces lors de la plaidoirie de l'avocat.

Rappel : la prison est en hauteur (se souvenir que la prison, située sur une colline, permet à Meursault de « voir la mer »). Ascension spirituelle ; Sisyphé.

Note complémentaire : loin de la chaleur étouffante du jour, du « cahot » qui ouvre le roman, des conversations importunes, le monde nocturne n'est plus agressif ; au lieu d'écraser Meursault, les bruits « montent » jusqu'à lui.

À cette harmonie, cette communion avec le monde, correspond une rupture définitive avec la société des hommes.

Noter prop. participiale qui ouvre l'extrait : « Lui parti », hypallage (« été endormi » pour habitants d'Alger endormis) : les hommes disparaissent au profit de la nature..

« des sirènes ont hurlé » : noter l'emploi du passé composé, associé au v. hurler ; double opposition entre les GN et les temps dans les deux extraits suivants : « Des bruits de campagne montaient... » / « des sirènes ont hurlé ». Les bruits agressifs, précisément, n'atteignent plus, n'accablent plus Meursault : le monde lui est « à jamais indifférent ». L'adverbe s'oppose nettement au mouvement d'ouverture au monde que traduisent les imparfaits évoqués précédemment. Lorsqu'il évoque sa mère, la répétition de

« Personne » accentue l'impression d'une rupture avec la société.

Rôle éminent des déterminants indéfinis et du pluriel, qui soulignent le flou dans lequel ce monde s'éloigne ; les « cris de haine » redoublent le hurlement des sirènes et déshumanisent les futurs spectateurs de l'exécution (les spectateurs sont par avance réduits à des cris).

Les nombreuses allitérations en [s] et en [k] de la dernière phrase miment, par une harmonie imitative, les cris rêvés des spectateurs, et soulignent peut-être aussi la force du souhait de Meursault d'en finir avec le monde des hommes.

C'est la délivrance d'un « incroyant passionné » (la formule est de Camus) : il entendait désigner par là une passion pour l'absence de toute foi en une autre vie).

Champ lexical de l'évidement.

Meursault « n'étouffe » plus (contrairement à l'extrait précédent, et à une bonne partie de l'œuvre). Le trop-plein s'est déversé dans la colère déclenchée par l'aumônier.

Emploi étonnant, paradoxal du vocabulaire du religieux ; étonnante association mal / espoir (mise en évidence par le parallélisme) ; inversion des signes traditionnels de la foi chrétienne : c'est en chassant l'aumônier que Meursault a purgé sa colère, s'est purgé du mal, vidé d'espoir (tout le contraire de ce que souhaitait l'aumônier, bien sûr), le tout sous une nuit « chargée de signes et d'étoiles » (on notera la répétition du terme « étoiles » : cette insistance souligne la volonté de l'écrivain d'inverser les signes - cf. rôle des étoiles / signes de Dieu / foi chrétienne).

Véritable délivrance qui renverse les termes de l'extrême onction et de l'absolution qu'aurait dû lui donner l'aumônier. C'est en rejetant le prêtre (dernière incarnation de la société) avec une « grande colère » que Meursault atteint un sommet spirituel. C'est sa colère et non la parole du prêtre qui le « purge » du mal.

Les étoiles deviennent des signes, mais elles signifient qu'il n'y a pas d'espoir (contrairement à ce qu'elles représentent dans la foi chrétienne, par ex. lors de la naissance du Christ). Les signes sont inversés. Chez Meursault, le refus de la foi des hommes, la fin de l'espoir – lucidité finale, car l'espoir d'une autre vie apparaît comme un mensonge des hommes – sont le commencement de la félicité.

L'Étranger - La fin du roman - 3/5

Texte et éléments d'interprétation

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Cette rupture avec le monde des hommes, cette délivrance, c'est l'acceptation de l'absurde. Le monde, jusque-là privé de sens, devient fraternel, car au fond, il n'est pas plus étranger que Meursault...

Meursault ne peut plus entrer dans l'eau, mais la marée de cette paix intérieure nouvelle entre en lui : ce renversement est lui aussi significatif d'une ouverture de ce personnage qui nous paraissait si fermé.

Rôle de l'imparfait déjà évoqué, à rappeler ici ; oxymore « tendre indifférence » qui lie clairement l'acceptation de l'absurde au commencement du bonheur.

Autre rapprochement par une figure d'opposition : l'adj. fraternel est évidemment à mettre en relation avec le titre.

Le monde « à jamais indifférent », c'est celui des hommes ; celui auquel s'ouvre Meursault à présent est d'ordre cosmique (terre, mer, étoiles). C'est le monde accepté dans son indifférence, son caractère non « raisonnable » (cf. *Le mythe de Sisyphe*).

Le sentiment de l'absurde résultait d'un conflit entre l'homme et le monde, entre le désir de sens qui nous habite et l'absence de sens de l'existence. Meursault accepte ici ce silence, cette absence de réponse du monde, et par là se trouve réconcilié avec lui. L'oxymore témoigne avec éclat de cet accord final, de ce sentiment de « fraternité » avec le monde, si pareil à « l'étranger » qu'est Meursault – étranger aux hommes, mais « pareil » au monde.

Une fois l'absurde accepté, le bonheur devient possible. C'est sans doute le sens du retour vers la mère.

Le rapprochement que l'on pourrait opérer par la phonétique : mer / mère n'est pas fortuit. Sans insister trop lourdement dessus, il convient de l'évoquer, car la mère du narrateur prend ici une dimension mythique. La mère et le monde naturel sont mis sur le même plan.

La proximité de la mer bienfaitrice et le souvenir de la mère heureuse vont de pair.

Répétitions, adv. « aussi », reprise du sujet avec le pronom « moi » en début de phrase : mise sur le même plan des deux personnages ; identification de M. à sa mère ; reprise de l'expression du 1er chap. « trêve mélancolique ». C'est la proximité de la mort qui permet à Meursault de se tourner vers la « dernière vie » de sa mère, à l'asile.

Le souvenir de la mère favorise cette prise de conscience, qui est comme une renaissance...

Les réflexions sont modalisées (« il m'a semblé ») ; de surcroît, on rencontre encore l'imparfait : ces procédés montrent la prise de conscience à l'état naissant. Noter que le verbe comprendre a souvent été utilisé, jusqu'ici, avec la tournure négative, Meursault ne comprenant pas autrui et réciproquement.

C'est aussi le sens métaphorique du mot « réveil » qui ouvre l'extrait. La triple clôture : fin de la journée, fin d'une vie, fin du roman, permet aussi cette prise de conscience, ce regard rétrospectif.

Le monde est désormais accepté dans son caractère *déraisonnable*. Meursault prend conscience qu'il n'est pas si différent d'un monde auquel il s'opposait, compte tenu de sa propre étrangeté. Au fond, la rupture avec le bavardage des hommes le réconcilie avec le silence du monde.

L'Étranger - La fin du roman - 4/5

Texte et éléments d'interprétation

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Meursault porte un regard rétrospectif sur sa vie : sa parole s'en trouve comme libérée.

Rétablissement de la temporalité marquée par l'ajout de circonstanciels (cf. « Pour la première fois depuis bien longtemps », commenté ci-dessus) et l'emploi de temps très variés : imparfait (associé à l'exaltation), plus-que-parfait (la fin de la vie de la mère du narrateur, le moment de colère face à l'aumônier) : le passé composé ne domine plus le récit.

Meursault se projette aussi dans le futur proche, vers la « petite aube » : le subjonctif permet d'exprimer son attente, son « souhait » d'être accueilli « avec des cris de haine ».

La narration se fait également ample et libérée. Dans l'ensemble de l'extrait, la phrase est progressivement plus développée que dans l'incipit ; elle semble toujours en expansion : ce n'est plus le souffle court et l'isolement des passés composés du début du roman. Les répétitions contribuent à ce mouvement d'amplification, qui mime la liberté retrouvée de la parole de Meursault – au moment même où il est plus que jamais prisonnier *physiquement*, à la veille de mourir, le voici libre spirituellement et en mesure d'embrasser sa vie entière.

C'est donc l'exact opposé du télégramme. Le narrateur embrasse d'un regard toute sa vie, son passé et celui de sa mère se trouvent ainsi « justifiés ». Dans une vie absurde, ils ont eu leur raison d'être. Ce n'est plus le Meursault des premières pages, isolé dans le présent. Il parcourt sa vie, jusqu'à sa mort toute proche. Loin d'être « aveugle », comme le lui reprochait l'aumônier, son cœur est pleinement « lucide ».

Dans l'asile de sa cellule, Il prend conscience de la valeur de l'existence et accède ainsi au bonheur.

Le terme asile paraît retrouver ici son sens premier d'abri à l'écart, de refuge. La cellule du condamné s'apparente elle aussi à un asile. De nouveau, l'imparfait charge les événements de durée : la fin de la vie à l'asile était une vie en soi, un moment de la vie, donc un moment précieux. C'était une « trêve mélancolique » : la reprise de cette expression employée au premier chapitre montre Meursault, comme sa mère, comme Sisyphé, au bas de la montagne, prêt à recommencer une vie.

Meursault ne dit d'ailleurs pas « à la fin de sa vie », mais « à la fin d'une vie », car il s'agit bien de « tout recommencer ».

Les noces sur lesquelles Meursault pose un regard à la fois tendre et amusé, comme en témoignent les guillemets pour le « fiancé » de sa mère (on comprend mieux pourquoi ce personnage a un nom), sont aussi une métaphore de l'accord final avec soi (parce qu'avec le monde) et avec l'existence vidée d'espoir.

Et, pour bien noter que le bonheur passe avant tout par la vie, et rien que la vie, c'est-à-dire par les sens, c'est le verbe *sentir* (et non le verbe *comprendre*, par exemple), que Meursault emploie pour exprimer le bonheur qui est le sien.

Comment comprendre ce bonheur final, à la veille d'être exécuté ? La mort est ce qui « égalise » tout devant elle ; elle est ce qui enlève prive l'existence de sens. Et dans le même temps, elle lui donne toute sa valeur, tout son prix. Elle est ce qui la « justifie ».

L'Étranger - La fin du roman - 5/5

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Genèse du titre : *Meursault, puis La pudeur, Un Homme Libre, Un homme heureux, Un homme pas comme les autres*. Se souvenir que le roman inachevé qui constitue en partie « l'arrière-texte » de *L'Étranger* s'intitule *La mort heureuse*.

Éléments pour une conclusion : il faut imaginer *Meursault* heureux.

Meursault, à bien relire le roman, a souvent été en harmonie avec le monde : ce sont les moments avec Marie ; c'est le déjeuner dans le cabanon, sur la plage : épisodes entre les lignes desquelles perçaient bien quelques sentiments chez ce personnage « sans conscience apparente ». De même, il ne découvre pas l'absence de sens de l'existence : « cela ne veut rien dire » a été comme le refrain de sa vie d'homme libre. Mais s'il mesure désormais son bonheur en même temps qu'il s'ouvre à la « tendre indifférence du monde », c'est parce que la colère déversée sur l'aumônier et l'approche de la mort lui offrent la possibilité d'un regard rétrospectif, donc d'une prise de conscience : il a été et il est encore heureux, et il sera bientôt « justifié ».

À la faveur d'une « trêve mélancolique », les sensations se mêlent (presque comme dans les synesthésies baudelairiennes, mais sans correspondance avec un Idéal situé au-delà du réel) et permettent une communion avec un monde devenu « fraternel ». Mais le plan physique est dépassé : le personnage atteint une paix intérieure insoupçonnée que signale sa voix de narrateur, libérée de « l'écriture blanche », qui le cède à des comparaisons et des métaphores euphoriques. « Pour la première fois », comme le répète Meursault, les « besoins physiques » ne prennent pas le dessus sur ses « sentiments », mais sont accordés à eux. Et cette paix nouvelle va plus loin.

Prisonnier dans sa cellule et confronté à la perspective de la guillotine toute proche, le héros apparaît délivré, et le temps de son existence aussi s'en trouve libéré, comme en témoigne l'écriture de cet extrait, à rebours de toute l'œuvre. Le voici aussi proche de sa mère qu'il nous en a semblé monstrueusement éloigné à l'orée de notre lecture ; le voici aussi heureux qu'il nous a paru dénué de sentiments. Meursault et sa parole sont paradoxalement libres parce qu'il a accepté sa condition. Il s'est affranchi du mensonge des hommes ; « vidé d'espoir » quant à l'au-delà, ou même à la possibilité d'un sens ici-bas, il est désormais en mesure de « tout revivre », de saisir pleinement tous les présents de sa vie, à laquelle la mort donne toute sa valeur. Son « étrangeté » s'en trouvera, en quelque sorte, accomplie sur l'échafaud.

En effet, à cette lucidité nouvelle et à ces « noces » avec le monde correspond une rupture consommée avec la société des hommes, que consacreront bientôt les cris de haine des spectateurs de l'exécution. Ultime désir du condamné que ce rejet spectaculaire ; ultime cri d'amour à la vie dans sa bouche. Meursault, « sûr de [sa] vie et de cette mort qui allait venir », semblable au Sisyphes de l'essai de Camus, meurt heureux, parce que conscient d'avoir réellement vécu. Il faut imaginer Meursault heureux.